

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 78 (1990)

Heft: 11

Artikel: Femmes en URSS : à l'Est, rien de nouveau

Autor: Merlach, Eveline

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-279503>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Femmes en URSS : à l'Est, rien de nouveau

Malgré l'évolution en cours, les femmes soviétiques restent exclues du pouvoir, et leur vie reste difficile.

Journaliste russe, Hélène Tcherniak suit avec un intérêt passionné les changements profonds qui se courent actuellement son pays. Son père, professeur et chef de brigade, a été fusillé en 1937; sa mère, peintre et sculptrice, était âgée de 36 ans quand elle fut envoyée au goulag. Elle y passa huit ans et en revint invalide à jamais. Elle est morte il y a deux ans d'une grave maladie.

Hélène est restée seule à l'âge de 11 ans. Malgré tout, elle a survécu et a fait de solides études, grâce, dit-elle, aux bonnes âmes qui l'ont recueillie. «S'il existe un autre monde, elles auront reçu leur place au paradis».

Une de nos lectrices, Eveline Merlach, a rencontré Hélène Tcherniak lors d'un récent passage de cette dernière à Genève. Elle nous a fait parvenir le long témoignage qu'elle a recueilli, dont nous publions la partie qui concerne la situation des femmes en URSS à l'ère de la perestroïka.

Etant journaliste et auteure de scénarios, j'ai eu l'occasion de rencontrer des représentants de professions très diverses. Je réponds à votre question : Existe-t-il une discrimination envers les femmes en Union soviétique ? Dans les domaines humanistes – la littérature, la médecine, les arts – non ! Mais... la majorité des postes dirigeants, je souligne les postes, payés par l'Etat, par les unions professionnelles, et les postes non payés mais donnant accès à de grands priviléges (commandes aux peintres et aux écrivains, voyages à l'étranger, etc.) sont occupés par des hommes. Il y a tout de même quelques femmes, mais on les ap-

pelle grossièrement des garces avec appendice masculin, vous voyez de quel appendice il est question ! Au temps de Staline, en raison de la phrase attribuée à Lénine «chaque cuisinière peut gouverner l'Etat», on proposait des cuisinières, des travailleuses du coton, des filles de ferme – on les choisissait soigneusement, «comme un armement» – pour les déléguer aux congrès du Parti ou du Conseil suprême. Parmi ces demi-femmes ou demi-hommes (sic), on peut relever quelques cinéastes-réalisatrices et quelques écrivaines qui occupent des postes administratifs aux comités des unions artistiques.

Dans la critique littéraire, il faut le dire, les femmes occupent la première place. Sur les écrans de la télévision, dans les journaux, ce sont elles qui parlent de théâtre, de cinéma, de peinture et de musique, et même d'événements sportifs. Mais dans les autres domaines, la primauté des hommes est incontestable. En voici un exemple très caractéristique. Un des personnages principaux du film documentaire «Trois portraits», tourné d'après mon scénario, était la vice-ministre de la Santé publique, Elena Novikova. Le film était destiné à un public étranger. Elle m'a supplié de ne pas montrer ce travail en Union soviétique, car



La vraie nouveauté de la perestroïka, c'est qu'aujourd'hui on ne cache plus la réalité.

m'a-t-elle dit, il y a tant de jalousie autour de moi, je suis la seule femme vice-ministre (c'était il y a dix ans), si on me voit sur l'écran et si bien présentée par-dessus le marché, je ne pourrai plus avoir de vie normale !

Je ne sais pas si le film fut la cause de sa chute ou si le ministre de notre, bien mal en point, Santé publique, voulut la remplacer par une personne qui lui convenait mieux, mais en tous cas cette femme dut renoncer à sa haute charge. C'était une grande savante, une pédiatre célèbre qui avait fondé plusieurs centres de soins aux enfants prématurés.

On ne s'improvise pas responsables

Aujourd'hui, avec la perestroïka, la mode est revenue de proposer des femmes comme candidates aux postes dirigeants, même au Parlement ou Conseil suprême. Et que se passe-t-il ? A mon avis, les représentantes de notre sexe, élues aux Conseils suprêmes de l'Union et des Républiques, n'ont pas satisfait notre attente. Dans la plupart des cas, elles n'ont pas été préparées à ces activités sérieuses et responsables – comme d'ailleurs la plupart de leurs collègues masculins.

Une des députées est montée à la tribune avec la proposition de « mettre fin aux débats », alors qu'on discutait une question très importante, et de « rentrer à la maison », car les vacances scolaires ayant commencé, il fallait s'occuper de placer les enfants dans leurs camps respectifs !

Une autre déléguée, représentante des milieux littéraires, ne prenait jamais la parole au Parlement. Comme les débats sont télévisés, ses électeurs s'en sont rendu compte et l'ont sommée d'expliquer par la presse pourquoi elle ne se prononçait pas sur les grands problèmes qui affectent le pays. Elle n'a pas été en mesure de donner les explications demandées !

Ce sont des exemples choisis parmi les gens de ma profession. En ce qui concerne la situation générale des femmes en Union soviétique, les choses n'ont pas beaucoup changé depuis le tournage d'un film sur la vie des femmes en Asie soviétique par ma collègue Simone Mohr de la TV suisse romande, il y a quelques années. Chez nous, on a dit à l'époque qu'elle avait dénaturé la réalité. En fait, elle montrait ce que nous savons aujourd'hui officiellement grâce à la glasnost et la perestroïka, c'est-à-dire que les femmes accomplissent les travaux physiques les plus lourds dans les champs de coton et dans l'industrie textile. Dans la Russie d'Europe aussi, les femmes effectuent de lourdes tâches, nuisibles pour la maternité. Par exemple, elles travaillent pour les chemins de fer et portent sur leurs dos traverses et rails. Même à Moscou, ce sont les femmes qui réparent les voies du tramway et les rues. On les trouve encore dans les usines métallurgiques, qui ne sont

pas mécanisées comme dans les pays occidentaux. Un seul travail leur a été épargné : celui de la mine !

Les filles de Terechkova

Et dire que le premier vol sans escale à travers notre immense territoire a été réalisé, dans les années 30, par trois femmes pilotes : Raskova, Grisodoubova et Ossipenko ! Pendant la Deuxième Guerre mondiale, ce sont les femmes soviétiques qui ont porté sur leurs épaules l'essentiel du poids de l'effort de guerre... Et il ne faut pas oublier non plus que la première femme dans l'espace fut Terechhova. On ne donne vraiment pas aux femmes la place et le respect qu'elles méritent.

Voici l'exemple d'une journée courante d'une jeune femme qui a reçu une instruction moyenne obligatoire, ou même peut-être supérieure. Elle est fonctionnaire. Disons qu'elle a un enfant de trois ans et qu'elle a eu la chance de lui trouver une



Aujourd'hui pas plus qu'autrefois on ne donne aux femmes le respect qu'elles méritent.

crèche. Elle se lève de bonne heure pour préparer le déjeuner, puis elle réveille l'enfant et s'occupe de sa toilette matinale. Elle nourrit la famille, puis c'est l'heure de partir. Si elle doit emprunter un moyen de transport pour amener l'enfant à la crèche, elle devra se battre dans les bousculades et les queues pour trouver une place dans le bus, le tram ou le métro. Notre métro, « le meilleur du monde », aux heures de pointe, ressemble en tous points au métro japonais, dans lequel on circule comme sardines en boîte.

Bon, son bébé est à la crèche. Elle doit maintenant se rendre à son travail, peut-être un ministère ou une banque. Elle y arrive froissée, fatiguée, nerveuse, engueulée au pire. Mais à son bureau elle passe quelques heures de repos, car l'essentiel dans ce genre de travail c'est d'arriver à remettre ses fonctions à un collègue, ce qui n'est pas si évident, je le dis sans humour !

A l'heure du repas, une demi-heure ou une heure, qu'elle n'utilisera jamais pour manger, elle court faire ses courses dans les magasins les plus proches. Espérons qu'il y a quelque chose à vendre dans ces maga-

sins ! Elle prend place dans plusieurs queues à la fois, les autres font aussi cela. Mais comme elles veulent toutes que la queue avance vite et en même temps ne pas perdre leur place dans la « bonne » queue, vous vous imaginez les conflits et les désordres occasionnés par ce système. Cela finit généralement par une phrase bien connue des Soviétiques : « Vous n'étiez pas là ! »

Mais notre amie a eu de la chance. Elle a fait deux ou trois queues et elle a pu acheter des produits d'alimentation. Heureuse, elle retourne à son boulot, avec une demi-heure de retard ou plus. Elle peut se reposer un peu avant d'affronter de nouveau le cauchemar du transport. On a écrasé ses œufs dans son sac et elle a sali sa robe. Ou bien son beurre a coulé sur l'habit du voisin...

Enfin elle arrive à la crèche. Si elle est en retard, elle se fait engueuler par la responsable, fatiguée aussi car elle s'est occupée toute la journée de 30 ou 40 enfants. Avec tous ses achats et son môme, elle

rentre chez elle. Là le scénario peut varier. Le mari est furieux et affamé et lui reproche de ne pas savoir tenir son ménage; ou bien il n'est pas encore là. Est-ce qu'il boit le salaire avec des copains, est-ce qu'il suit un jupon ? Le doute n'arrange pas son humeur. Elle commence à préparer le repas.

Finalement, toute la famille est rassemblée, tout le monde est nourri, l'enfant est baigné et mis au lit, le mari regarde un match de boxe ou de football à la TV... Elle, elle continue son travail. Préparer à manger pour les jours suivants avec ce qu'elle a pu acheter, raccommoder les chaussettes du mari (on a de la peine à en retrouver de nouvelles sur le marché), laver le linge de l'enfant, repasser la chemise du mari – qui dort déjà – mettre en ordre sa propre robe, qui a peut-être perdu un bouton ou un morceau de tissu dans la bataille des transports en commun. Il est près de minuit quand elle peut enfin se coucher... Demain tout recommencera de la même manière.

**Propos recueillis par
Eveline Merlach**